Première Année. — N° 9. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 13 Novembre 1890.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 3 mois..... 1 f. 50 / 6 mois..... 2 f. 25 / Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS
Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon, Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.

ATTAQUE D'UNE DILIGENCE EN ALGÉRIE

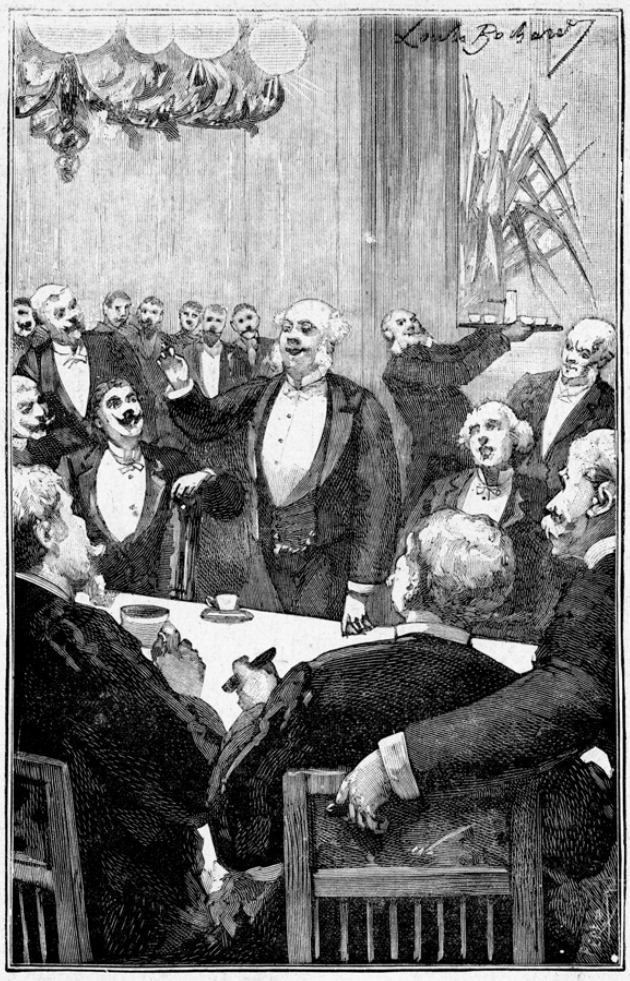
RIXE SANGLANTE DANS LA RUE MAUBUEE

petits détails infimes de cette immense propriété. Le grain que l'on donnait aux poules, le prix du dernier regain vendu, le nombre de bottes de paille enfermées dans un magnifique grenier en rotonde, lui fournissaient de quoi gronder tout un jour; et certes, quand on regardait de loin ce beau Savigny, le château à mi-côte, la rivière coulant devant lui, en miroir, les hautes terrasses assombries de lierre, les assises de pierre soutenant le parc dans la pente majestueuse du terrain, on ne se serait jamais douté de la mesquinerie, de la pauvreté d'esprit du propriétaire.

Dans le désœuvrement de sa richesse, M. Gardinois s'ennuyant à Paris vivait là toute l'année, et pendant la belle saison les Fromont lui tenaient compagnie.

Madame Fromont était une femme douce, inintelligente, que le despotisme de son père avait pliée de bonne heure à l'obéissance passive et perpétuelle. Elle gardait la même attitude devant son mari, dont la bonté, la constante indulgence, n'avaient pu venir à bout de cette nature humiliée, silencieuse, indifférente à tout, et comme irresponsable. Ayant toujours vécu à l'écart des affaires, elle était devenue riche sans s'en apercevoir et sans la moindre envie d'en profiter. Son bel appartement de Paris, le somptueux château de son père la gênaient. Elle y faisait sa place aussi petite que possible, remplissant sa vie avec une seule passion, l'ordre, un ordre monstrueux, fantastique, qui consistait à brosser, essuyer, épousseter, faire reluire elle-même sans relâche les glaces, les dorures, le fronton des portes.

(La suite au prochain numéro).



LES DÉPRAVÉS, par HENRI ROCHEFORT.

MENUET

Les grands malheurs ne m'attristent guère, dit Jean Bridelle, un vieux garçon qui passait pour sceptique. J'ai vu la guerre de bien près : j'enjambais les corps sans apitoiement. Les fortes brutalités de la nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou d'indignation, mais ne nous donnent point ce pincement au cœur, ce frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses navrantes.

La plus violente douleur qu'on puisse éprouver, certes, est la perte d'un enfant pour une mère, et la perte de la mère pour un homme. Cela est violent, terrible, cela bouleverse et déchire; mais on guérit de ces catastrophes comme des larges blessures saignantes. Or, certaines rencontres, certaines choses entr'aperçues, devinées, certains chagrins secrets, certaines perfidies du sort, qui remuent en nous tout un monde douloureux de pensées, qui entr'ouvrent devant nous brusquement la porte mystérieuse des souffrances morales, compliquées, incurables, d'autant plus profondes qu'elles semblent bénignes, d'autant plus cuisantes qu'elles semblent presque insaisissables, d'autant plus tenaces qu'elles semblent factices, nous laissent à l'âme comme une traînée de tristesse, un goût d'amertume, une sensation de désenchantement dont nous sommes longtemps à nous débarrasser.

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres n'eussent point remarquées assurément, et qui sont entrées en moi comme de longues et minces piqûres inguérissables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille, mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait les frais de mon attendrissement.

J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique, je n'aimais guère les cafés bruyants, les camarades braillards, ni les filles stupides. Je me levais tôt; et une de mes plus chères voluptés était de me promener seul, vers huit heures du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière? C'était comme un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux sourire de vieille. Des haies touffues séparaient les allées étroites et régulières, allées calmes entre deux murs de feuillage taillés avec méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces cloisons de branches; et, de place en place, on rencontrait des parterres de fleurs, des plates-bandes de petits arbres rangés comme des collégiens en promenade, des sociétés de rosiers magnifiques ou des régiments d'arbres à fruits.

Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles. Leurs maisons de paille, savamment espacées sur des planches, ouvraient au soleil leurs portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de ces tranquilles allées en corridors.

Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes genoux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique.

Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure. Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant au détour des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se mit à faire des mouvements singuliers : quelques petits bonds d'abord, puis une révérence; puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des grâces, arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette, adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il dansait!

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant lequel des deux était fou, lui, ou moi.

Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme font les acteurs sur la scène, puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

A partir de ce jour, je ne le perdis plus de vue; et, chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai, et, l'ayant salué, je lui dis :

— Il fait bien bon aujourd'hui, monsieur.

Il s'inclina.

— Oui, monsieur, c'est un vrai temps de jadis.

Huit jours après, nous étions amis, et je connus son histoire. Il avait été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse il ne s'arrêtait plus de bavarder.

Or, voilà qu'un jour il me confia :

— J'ai épousé la Castris, monsieur. Je vous présenterai si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c'est notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l'avions point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas? Je crois y respirer un air qui n'a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons toutes nos après-midi. Mais, moi, j'y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure.

Dès que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt j'aperçus mon ami qui donnait le bras avec cérémonie à une toute vieille petite femme vêtue de noir, et à qui je fus présenté. C'était la Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur d'amour.

Nous nous assîmes sur un banc de pierre. C'était au mois de mai. Un parfum de fleurs voltigeait dans les allées proprettes; un bon soleil glissait entre les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de lumière. La robe noire de la Castris semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.

— Expliquez-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le menuet?

Il tressaillit

— Le menuet, monsieur, c'est la reine des danses, et la danse des Reines, entendez-vous? Depuis qu'il n'y a plus de Rois, il n'y a plus de menuet.

Et il commença, en style pompeux, un long éloge dithyrambique auquel je ne compris rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les mouvements, les poses. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son impuissance, nerveux et désolé.

Et soudain, se tournant vers son antique compagne, toujours silencieuse et grave :

— Élise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous montrions à monsieur ce que c'était?

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire un mot et vint se placer en face de lui.

Alors je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantines, se souriaient, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son temps.

Et je les regardais, le cœur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie. Il me semblait voir une apparition lamentable et comique, l'ombre démodée d'un siècle. J'avais envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les figures de la danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant l'autre, grimaçant d'une façon surprenante; puis ils s'embrassèrent en sanglotant.

Je partais, trois jours après, pour la province. Je ne les ai point revus. Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois, avec ses chemins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des charmilles?

Sont-ils morts? Errent-ils par les rues modernes comme des exilés sans espoir. Dansent-ils, spectres falots, un menuet fantastique entre les cyprès d'un cimetière le long des sentiers bordés de tombes, au clair de lune?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une blessure. Pourquoi? Je n'en sais rien.

Vous trouverez cela ridicule, sans doute?

Guy de MAUPASSANT.

MON PREMIER RÉVEILLON

Du diable si je me souviens de son nom! et pourtant je l'ai bien aimée, l'adorable fille!

C'est singulier comme on se trouve riche quand on fouille dans les vieux tiroirs; que de soupirs oubliés, que de jolis petits bijoux en miettes, passés de mode et couverts de poussière! Mais peu importe! J'avais alors dix-huit ans, et, sur l'honneur, une grande fraîcheur de sentiment. C'est entre les bras de cette chère... — j'ai le nom sur le bout de la langue, il finissait en *ine*, — c'est donc entre ses bras, la chère enfant, que j'avais murmuré mon premier mot d'amour, sur son épaule rondelette, à côté d'un joli petit signe noir, que j'avais posé mon premier baiser. Je l'adorais, et elle me le rendait bien. — Je l'habillais moi-même, je laçais son corset et j'éprouvais une émotion sans bornes lorsque je voyais, sous l'effort de ma main, sa taille s'arrondir et son corsage s'effiler.

Elle me souriait dans sa glace Elle me souriait de son petit œil noir, brillant, tout en me disant : Mais pas si fort, mon petit chéri, tu vas m'étouffer.

Je crois vraiment que je l'eusse épousée et gaiement, je vous le jure, si dans certains moments de défaillance morale son passé ne m'eût inspiré des doutes et son présent des inquiétudes. — On n'est pas parfait : j'étais un brin jaloux.

Or, un soir, c'était la veille de Noël, je vins la prendre pour aller souper chez un ami à moi, que j'aimais beaucoup et qui est mort depuis juge d'instruction je ne sais plus où.

Je montai l'escalier de la chère petite et fus tout surpris de la trouver prête à partir. Elle avait, je m'en souviens un corsage décolleté carrément et un peu bas, à mon goût; mais tout cela lui allait si bien que lorsqu'elle m'embrassa je fus tenté de lui dire : « Dis donc, mignonne, si nous restions ici, » mais elle prit mon bras en chantonnant un air qu'elle aimait et nous nous trouvâmes dans la rue.

Vous avez éprouvé, n'est-ce pas, cette première joie de l'enfant qui devient homme lorsqu'il a *sa maîtresse* au bras? Il tremble de sa fredaine et flaire pour le lendemain une correction paternelle; mais toutes ces craintes s'effacent devant le moment présent qui est ineffable. Il est affranchi, il est homme, il aime, il est aimé, il se sent un pied dans la vie. Il voudrait que tout Paris le vît ainsi et il tremble d'être reconnu; il donnerait son petit doigt pour avoir trois poils de barbe, une ride au front, pour que le cigare ne lui fît plus mal au cœur et pour qu'un verre de punch ne le fît plus éternuer...

Quand nous arrivâmes chez mon ami, depuis juge d'instruction, il y avait déjà nombreuse compagnie; on entendait de l'antichambre des rires bruyants, des éclats de voix avec une sourdine de vaisselle qu'on remue et de couverts qu'on dresse. J'étais un peu ému; je me savais le plus jeune de la bande, et j'avais peur d'être emprunté dans cette nuit de débauche. Je me disais : « Mon garçon, de l'entrain, sois mauvais sujet et bois ferme, ta *maîtresse* est là et les yeux sont fixés sur toi. » L'idée que je pourrais bien être malade le lendemain matin me tourmentait bien un peu, je voyais ma pauvre mère m'apportant une tasse de thé et pleurant sur mes excès, mais je refoulai toutes ces pensées et vraiment tout alla bien jusqu'au souper. On avait légèrement taquiné *ma maîtresse*, une ou deux personnes l'avaient même embrassée à ma barbe, je veux dire sous mon nez; mais j'avais immédiatement inscrit ces détails au chapitre des profits et pertes, et très sincèrement j'étais fier et joyeux.

« Mes petits enfants, s'écria tout à coup le maître de la maison, voilà le moment de